

2014/18

Antioche, une porte d'entrée sur le conflit syrien

*Les propos repris dans cet article ont été recueillis lors de différents séjours
dans la région entre 2011 et 2014*

par GÜLAY KIMYIONGÜR

*Analyses &
Études*
Politique internationale



Nos analyses et études, publiées dans le cadre de l'Education permanente, sont rédigées à partir de recherches menées par le Comité de rédaction de SIREAS sous la direction de Mauro Sbolgi, éditeur responsable. Les questions traitées sont choisies en fonction des thèmes qui intéressent notre public et développées avec professionnalisme tout en ayant le souci de rendre les textes accessibles à l'ensemble de notre public.

Ces publications s'articulent autour de cinq thèmes

QUESTIONS SOCIALES
DROITS DE L'HOMME
MIGRATIONS
POLITIQUE INTERNATIONALE
Économie

Toutes nos publications peuvent être consultées et téléchargées sur nos sites www.lesitinerrances.com et www.sireas.be, elles sont aussi disponibles en version papier sur simple demande à educationpermanente@sireas.be



**Service International de Recherche,
d'Éducation et d'Action Sociale asbl**
Secteur Éducation Permanente
Rue du Champ de Mars, 5 – 1050 Bruxelles
Tél. : 02/274 15 50 – Fax : 02/274 15 58
educationpermanente@sireas.be
www.lesitinerrances.com

Avec le soutien
de la Fédération
Wallonie-Bruxelles



Antioche (Antakya, en turc) est une ville du sud de la Turquie, limitrophe de la Syrie. La cité est notamment connue pour sa tolérance inter-religieuse : s'y côtoient mosquées, églises de différents rites, synagogues et mausolées alaouites. S'y rencontrent Arabes, Turcs, Juifs, Arméniens... De la sorte, Antioche est comme un miroir en Turquie de la mosaïque ethnico-religieuse composant la société syrienne.

De par leur situation géographique, ses habitants se trouvent « aux premières loges » pour observer les développements du conflit qui embrase la Syrie depuis près de quatre ans et dont les effets se manifestent toujours plus dramatiquement jusque dans la ville turque.

Mais personne n'a tenu compte des cris d'alarme lancés par cette population, une négligence coupable de la « communauté internationale » qui a laissé le champ libre à l'essor du djihadisme international.



LA « TURQUISATION » D'ANTIOCHE

Antioche est la capitale de la province du Hatay. Historiquement syrienne, celle-ci passe sous domination turque en 1939, la France -qui y avait un mandat de la Société Des Nations (SDN) - l'offrant à la Turquie par le biais d'accords longtemps tenus secrets.

La « turquisation » de la région s'est déroulée au fur et à mesure des années, plus ou moins brutalement ; mais dans l'intimité des maisons. La langue encore parlée aujourd'hui demeure l'arabe.

En réalité, seule la frontière physique délimite les deux territoires mais la culture, la gastronomie, les noms des villes et des villages, les noms de famille n'ont en rien changé dans l'esprit et les représentations des populations locales. Nombre d'habitants de la région ont des parents en Syrie. Les familles se sont « divisées » territorialement, les générations sont passées et certains ont perdu la trace de leurs proches restés de l'autre côté de la frontière. Pendant des décennies, ceux-ci n'ont plus pu se voir. Jusqu'à un assouplissement récent de la politique turque vis-à-vis de son voisin syrien. Ainsi, un accord d'ouverture des frontières, appliqué depuis septembre 2009, a permis à certains de rendre visite pour la première fois à leur famille « syrienne »...

DES INVITÉS OBSCURS

Il y a trois ans et demi, la guerre a commencé en Syrie. Dès les premières heures du conflit, les « réfugiés syriens » sont présentés par le gouvernement turc comme leurs invités. Mais ceux-ci sont perçus par la population locale comme des hommes dangereux.

Au début, il y avait uniquement des hommes dans les rues de la vieille ville, les femmes étaient peu visibles dans l'espace public. Les habitants se demandaient alors pourquoi seuls les hommes venaient prendre refuge et où étaient leurs enfants et leur femme fuyant la guerre ? La population se posait des questions sur ces réfugiés dont on ne voyait que peu de femmes. Celles-ci restaient dans les camps de réfugiés plus haut dans la montagne.

Mais assez rapidement, les langues se sont déliées, les gens ont réalisé ce qui se passait sous leurs yeux : les hommes « ténébreux » deviennent de plus en plus visibles et les femmes de la région ne se sentent plus à l'aise lors de leurs sorties. Ce que tout le monde disait être un phénomène passager, s'enlise, s'éternise et s'aggrave. Ces hommes ne sont visibles dans la ville que tard le soir ou aux petites heures du matin. Que viennent-ils faire ? Qui sont ces personnes qui n'ont aucun lien avec la population locale , ne parlant pas toujours l'arabe syrien ?

Les commerçants n'en peuvent plus des réactions des réfugiés syriens, de ces invités à l'allure, pour certains, plus que douteuse, qui ne veulent pas payer leurs achats et qui leur répondent à coup de « *Va te faire rembourser par Erdogan* ». Le gouvernement, en effet leur octroie tous les droits : droit de se servir dans les commerces, droit de se restaurer gratuitement, sans pour autant rembourser les commerçants.

Des accrochages éclatent ci et là entre la population locale et ces réfugiés syriens qui ne veulent pas payer leurs trajets, ni leur addition au restaurant, ni leurs médicaments, ni le médecin, ni le boulanger, ni le boucher, ni l'épicier ; arguant toujours qu'ils sont invités par le gouvernement.

Certains commerçants, s'ils osent réclamer leur dû, se font tabasser ou insulter. Les gens, voyant que la police ne fait rien, parfois se révoltent ou parfois laissent passer pour éviter un esclandre dans leur restaurant face aux autres clients...

CRIER AU LOUP ?

Dès le début du conflit syrien, Antioche a vu défiler des étrangers en ville, des hommes inquiétants, des « barbus », des voitures suspectes. Dès les premiers mois de troubles en Syrie, les populations locales ont dénoncé un afflux suspect d' « étrangers », vêtus de la tête au pied en takfiriste (un accoutrement sectaire qui dénote avec le style vestimentaire des autochtones), la présence d'hommes armés parlant des langues inconnues, conduisant des voitures aux vitres teintées et passant la frontière turque de nuit pour aller en Syrie.

La peur s'est installée à Antakya et des appels à l'aide ont commencé à être lancés. Mais personne n'a pris la peine de les entendre. Les populations frontalières ont eu beau essayer de prévenir les autorités et la presse, le fleuve Oronte a emporté avec lui les cris d'alarme lancés par une population spectatrice du désastre à venir.

Alors que les Antiochiens criaient : « *Attention aux fanatiques armés* », les médias turcs et occidentaux chantaient les louanges des « *rebelles pro-démocratie* ». Dès les premières heures du « printemps syrien », une véritable chape de plomb médiatique s'est abattue sur la parole de ces témoins de première ligne. La machine de guerre, à savoir la propagande de guerre anti-Assad, était d'ores et déjà entrée en action.

Presque quatre années ont passé. Les manifestations à Antioche contre le sectarisme n'y ont rien changé : l'hiver islamiste et leurs ténèbres se sont abattus sur le peuple syrien. Deux cent mille morts plus tard, l'Europe découvre l'autoroute du djihad qui fait transiter des milliers de fous de Dieu par Antioche...

UN SULTAN À ANKARA

Le Président turc n'a jamais caché ses positions dans la lutte qu'il livre contre Bachar el Assad. Erdogan entend se positionner dans la région comme le défenseur de l'Islam sunnite ; son mouvement, l'AKP, étant une déclinaison des Frères Musulmans. En accueillant indistinctement réfugiés syriens et combattants extrémistes sur le territoire turc, les ambitions de Tayyip Erdogan sont rapidement apparues aux habitants d'Antakya. Avec ses prises de position, le chaos, la crainte et la fracture entre Alévis¹ (très nombreux dans la ville) et Sunnites ne vont que grandissant en Turquie. Les Chrétiens de la ville pensent à leurs « frères et sœurs » syriens, irakiens et ne veulent pas qu'il leur arrive pareil destin ; fuir le pays à cause de fanatiques.

Concrètement, la dimension confessionnelle de la politique étrangère menée par Tayyip Erdogan à l'encontre de son voisin syrien a attisé les tensions et fait craindre le pire aux minorités de Turquie, mettant en péril jusqu'au vivre ensemble. Ainsi, dès le début du conflit en Syrie, Tayyip Erdogan, alors Premier ministre, a accusé l'opposition républicaine et les Alaouites² de Turquie d'être des suppôts de Bachar el Assad. De même, Melih Gökçek, le maire AKP d'Ankara, a déclaré en 2012, que les Alévis (en turc, le terme Alévis englobe également les Alaouites) – qui organisaient dans la capitale un meeting pour la laïcité et la démocratie- étaient des « ennemis de l'État ».

L'État turc a-t-il réussi son coup ? Désormais, Antioche n'a plus rien d'un havre de paix. La ville que l'on nommait encore récemment « ville de la paix », « ville de tolérance » ou encore « ville de la fraternité » s'est refermée, chacun se méfiant dorénavant des « étrangers ». Les relations entre les gens ne sont plus ce qu'elles étaient, la population se trouve comme groggy, abattue par ce qui leur arrive ainsi qu'à leur ville.

1 Alévisme : Branche de l'islam hétérodoxe. Il s'agit d'un syncrétisme religieux aux influences zoroastriennes, chrétiennes et musulmanes. Les Alévis n'observent pas stricto sensu les piliers de l'Islam mais en ont une interprétation ésotérique. Ils représentent plus ou moins 20 millions de personnes en Turquie sur une population de 70 millions. Nous retrouvons des Alévis dans les Balkans, en Asie centrale et dans certains pays du Moyen-Orient.

2 Alaouisme : il s'agit de la branche arabe de l'alévisme. En Syrie et au Liban, nous parlerons donc des Alaouites. Les Alaouites ont, en plus des influences aléviées, des influences bouddhistes par leur croyance en la réincarnation. Ils sont 1 million en Turquie, situés dans la province du Hatay. Nous les retrouvons aussi en Syrie et au Liban. Les Alaouites sont appelés Alaouites noussayris.

UN CRI DE COLÈRE RÉSONNE D'ISTANBUL À ANTIOCHE

En juin 2012, les manifestations du parc Gezi à Taksim (Istanbul) se sont propagées comme une traînée de poudre jusqu'à Antioche, et plus précisément dans le quartier de Armutlu.

Armutlu se situe à quelques jets de pierre du centre historique d'Antioche. C'est dans ce quartier que les manifestants anti-Erdogan ont été les plus violemment réprimés. Le bilan est lourd pour la petite ville : trois morts. Là, encore plus qu'à Istanbul, les gens savent que se joue leur avenir. Les manifestants protestent non seulement contre la politique d'islamisation et de restrictions des libertés en Turquie mais aussi contre la politique d'Erdogan quant à son soutien aux groupes les plus réactionnaires combattant en Syrie.

À Antioche, lors de la « révolte de Taksim », dans ce fameux quartier d'Armutlu, des Syriens ont proposé aux autorités turques de mater les manifestants, de rétablir l'ordre. Les discussions n'ont fait que grandir au sein de la population locale : *« S'ils peuvent prêter main forte aux autorités, c'est que la Turquie joue avec la vie de ses concitoyens dans cette région. »*

La liste est longue de récits qui ne font qu'exacerber l'animosité des habitants d'Antioche à l'encontre des protégés du nouveau « sultan » turc. Les groupes et individus radicaux circulent librement dans leur ville, menacent « leurs » commerçants, se font soigner dans « leurs » hôpitaux -mais refusent de se faire soigner par des médecins alaouites-. Il est à noter que les combattants syriens se font soigner aux frais du gouvernement turc et les médicaments sont totalement gratuits pour eux. Dans un pays où il n'existe pas de sécurité sociale, la population d'Antioche ne peut interpréter cette démarche que comme un soutien avéré de leur État à ces fanatiques de Dieu, qui demain pourraient commettre des exactions contre les habitants de la Cité de la Paix.

DOUBLE PEINE

Le président de l'ordre des médecins d'Antioche indique qu'un nombre croissant de personnes se tournent vers les anxiolytiques et les antidépresseurs depuis le début de la guerre en Syrie, alors que ces médicaments étaient quasi inexistantes auparavant. Les médecins observent qu'il existe un réel danger pour la santé mentale de la population, celle-ci suivant de manière frénétique l'actualité syrienne. Tout ceci ne fait qu'alimenter la crainte de la contagion du conflit. Dans les conversations de rue, chacun sait qu'Antioche est le pur reflet de la Syrie de par sa diversité confessionnelle et sociologique. Les arguments fusent et tournent en boucle : *« Si cela se passe en Syrie, cela peut nous arriver aussi »*, et *« tout ceux qui commettent des massacres là-bas passent par ici »*.

À leur crainte du conflit vient se greffer l'idée qu'Antioche a toujours représenté l'opposition au pouvoir en Turquie et aujourd'hui à Erdogan. Les conversations tournent autour du sentiment d'abandon du pouvoir central : « *Qui viendra nous secourir, nous, opposants à la politique du gouvernement, nous, minorités du Proche-Orient ?* »

Antioche subit donc une double peine, celle d'être considérée comme une ville hérétique religieusement, composée d'Alaouites -des populations sunnites arabes et turques y coexistent également mais dans une moindre proportion-, de Juifs, de Chrétiens orientaux, hébergeant encore le seul et dernier village arménien rescapé du génocide ; et celle d'être hérétique politiquement.

ASL, AL NOSRA ET EIIL AU MENU D'ANTIOCHE

Antioche est une ville connue à travers toute la Turquie pour sa gastronomie riche de ses six cents plats et pour son inscription pour la reconnaissance de ce patrimoine culturel immatériel à l'Unesco. Mais désormais c'est la peur qui tiraillent les estomacs : il y a quasi autant de réfugiés syriens que de membres de la population locale. Dans ce cadre, comment distinguer le « vrai » réfugié fuyant les conséquences de la guerre du « mercenaire » ? Les gens n'ont pas peur des réfugiés mais bien des personnes à la barbe à la mode de l'EIIL (État islamique en Irak et au Levant) et des hommes blancs made in USA ou en provenance d'Europe qui se promènent, libres comme l'air, dans la ville. La population analyse ces faits comme autant de risques potentiels à son encontre.

Il faut savoir que la Turquie a permis au bureau de commandement de l'ASL (Armée Syrienne Libre) de s'installer officiellement à Antakya depuis décembre 2011. L'« Armée syrienne libre » a pu, dès décembre 2011, ouvrir des bureaux dans la ville... une représentation officielle pour les combattants qui, peu de temps après, ont fait alliance dans certaines régions de Syrie avec Al Nosra, l'officine d'Al Qaïda en Syrie. Sur les marchés, l'ASL vend, aux yeux de tous et sans que l'État ne fasse rien, tout un arsenal militaire : des armes, des gilets pare-balles, des ceintures à munitions, des cartouchières.

Les camps de réfugiés constituent une autre source de tension pour la population. Il est bon de rappeler que selon le Haut Commissariat des Nations-Unies aux Réfugiés, les camps de réfugiés ne peuvent accueillir que des civils. Or, ces espaces sont considérés par les habitants de la région et par certains parlementaires du Hatay comme autant de lieux d'entraînement et de formation des rebelles syriens. En effet, ces camps de réfugiés sont tenus par des personnes en tenue militaire, ils sont vides de leurs hommes durant la journée mais pleins à craquer dès la nuit tombée. Il s'agit d'espèces de

camps retranchés : personne jamais n'a pu y accéder sauf certains médecins contraints de le faire comme un service obligatoire par le Ministère de la Santé.

À cet égard, un exemple a défrayé la chronique en Turquie en 2012. Des parlementaires se sont rendus dans l'un d'entre eux parce que des gens en ville s'étonnaient de voir des « civils » en armes descendre des bus collectifs en provenance de Reyhanli³. Certains avaient surpris des discussions entre différentes personnes concernant un camp situé dans la bourgade et ont donc demandé à aller voir de plus près ce qui s'y passait car la population se sentait en insécurité. En août 2012, un parlementaire du parti d'opposition (CHP) accompagné d'un journaliste s'est ainsi rendu dans un des camps de réfugiés. Là, un commandant de gendarmerie leur a rétorqué « *qu'ici les principes de la presse n'étaient pas valables* ». Et en réponse au parlementaire, une personne ne parlant qu'arabe leur a barré le chemin en leur disant « *qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin* ». Qui décident donc encore sur le sol turc ?

Un arabophone se présentant comme le commandant du camp a alors affirmé aux visiteurs que seuls les civils pouvaient loger dans ce camp... alors que lui-même se trouvait vêtu d'un uniforme militaire. Se rendant chez le gouverneur de la province du Hatay, le parlementaire s'est plaint de ce commandant à la barbe bien fournie appelé Abu Huseïn Naïmi. Comme seule réponse à ses interrogations, il s'est vu répondre : « *Il n'y a personne de ce nom dans le camp* ». Fin des débats !

Les personnes vivant à Antioche s'apitoient sur le sort de leur ville et n'ont cessé de dénoncer le rôle de la Turquie dans ce désordre. Elles sont désormais devenues spécialistes pour distinguer un militant d'Al Qaïda (Al Nosra en Syrie) et un de l'EIIL. L'ASL, pour les populations sur place, n'est absolument pas différente de ces groupes fanatiques. Cette « armée » est juste la première à avoir fait son apparition dans le paysage verdoyant d'Antioche et à avoir apporté son lot de chaos et de haine interconfessionnelle.

À vrai dire, à Antioche, les gens s'étonnent des Occidentaux qui encensent à ce point l'ASL. Ils observent sur place qu'il existe juste une différence de longueur de barbe entre les membres de ces divers groupes mais que les « rebelles modérés » de l'Occident ne se distinguent en rien politiquement des « extrémistes » des autres factions. D'ailleurs, aujourd'hui, l'ASL n'est quasi plus présente, seuls s'imposent dans l'espace public les militants islamistes...

Assurément, la Turquie a toléré que les groupes les plus fanatisés pénètrent en Syrie depuis son territoire. Les adeptes d'Al Nosra et de l'EIIL venus du monde entier prennent les avions de la compagnie nationale Turkish

3 Reyhanli est une ville de la province de Hatay située à 40 km d'Antioche et à 8km de la frontière avec la Syrie

Airlines. Ils atterrissent à l'aéroport de Hatay où ils sont attendus par des cars qui les emmènent jusqu'à la frontière.

Histoire d'une banalité écoeurante : chaque jour depuis plus de trois ans, les Antakyaïses observent un même flot humain se déverser sur leur ville de province. La population a demandé, sans succès, aux reporters de venir... juste se planter là, devant l'aéroport pour filmer ces hommes barbus ou pas, parlant l'arabe, le français, le tchéchène, et des langues qu'elle ne reconnaît pas et qui se regroupent dans la salle d'attente de ce petit aéroport. Du journalisme d'investigation ? Juste pour voir ce qui se trame à l'insu du monde, sous les yeux cernés des habitants d'Antioche.

Aujourd'hui, à Antioche, on trouve des échoppes près de l'ancienne gare autoroutière vendant des drapeaux de l'EIL et d'Al Nosra. Hier, ces mêmes échoppes vendaient tout l'équipement nécessaire aux jeunes qui allaient faire leur service militaire obligatoire en Turquie. Mais les écriteaux étaient en turc. Désormais, ils sont en arabe. Inévitablement, la population d'Antioche ne peut que redouter que demain ces fous de Dieu qui déambulent dans les rues de leur ville iront égorger, tuer, violer leurs proches, leurs « cousins⁴» syriens, d'autres humains...

Finalement, la Turquie a abandonné Antioche, devenant ainsi la ville-relais sur la route du djihadisme international et de l'État islamique en Irak et au Levant. Là, les combattants sont à présent nourris, logés, formés au combat et envoyés en Syrie pour commettre les pires exactions. Nombre de parents belges et français connaissent malgré eux le nom de cette ville comme étant celle qui les a éloignés de leur enfant, de leur mari, de leur frère, de leur sœur ; partis trancher les gorges des mécréants vivant du côté de Damas, de Homs ou de Kobané.

Au cours des quatre dernières années, la population d'Antioche a donc pu constater avec dégoût que « leur » État était partie prenante de la crise syrienne. Il en est même l'une des chevilles ouvrières. La Turquie possède une frontière de près de mille kilomètres avec son voisin syrien et n'a jamais été aussi peu regardante sur la porosité de sa frontière. En dépit de l'opposition de sa propre population, le sud du pays fait, depuis des années, office de base-arrière pour des djihadistes venus du monde entier, en transit vers la Syrie. Et malheureusement, tels des aveugles volontaires, l'Europe et les États-Unis, eux, ont laissé, depuis trop longtemps, libre court à l'action déstabilisatrice du membre de l'Otan dans la région.

La population d'Antioche, qui subit de plein fouet la crise économique engendrée par la guerre en Syrie, a décidé de continuer à dénoncer les faits dont elle est témoin et à dénoncer Erdogan comme le nouveau sultan de la région, le Frère Musulman de l'Otan.

4 « Cousin » est le nom que donnent les Syriens aux habitants d'Antioche, la Syrie ayant été amputée de ce territoire où subsistent des liens de parenté transfrontaliers.

BIBLIOGRAPHIE

ESTIVAL Jean-Pierre, La tragédie syrienne, révolte populaire ou complot international ?, L'Harmattan, 2013

BARON Xavier, Aux origines du drame syrien (1918-2013), Tallandier, 2013

LABEVIERE Richard et el-ATRACHE Talal, Quand la Syrie s'éveillera..., Perrin, 2011

GILQUIN Michel, D'Antioche au Hatay, L'histoire oubliée du Sandjak d'Alexandrette. Nationalisme turc contre nationalisme arabe, la France arbitre ? L'Harmattan, 2000

